

produits des terres. Hélas ! quatre personnes, Fortin, Morin et leurs fils trouvèrent une mort affreuse dans un de ces refuges. Ils avaient longtemps combattu le feu ; enfin, se voyant incapables de le vaincre, ils s'enfermèrent dans une cave. On ne peut se figurer les angoisses de ces quatre infortunés, quand ils virent le feu les suivre, brûler petit à petit la terre amoncelée autour d'eux et qui devait leur servir de tombeau.

L'imagination refuse de retracer cette scène d'agonie, ces lamentations suprêmes, ces tortures atroces des mourants ! Deux jours après le feu, on vint près de la caverne et deux personnes s'évanouirent en voyant les os calcinés des quatre victimes, en songeant à leurs souffrances.

Ailleurs, pour se sauver, les incendiés se réfugièrent dans l'eau des lacs et des rivières à quelques pieds de la terre, mais là encore ils n'étaient pas en sûreté. Les arbres croissaient sur les rives, tout près de l'eau ; leurs branches en couvraient les premières ondes. On comprend la position pénible des infortunés. A l'eau, jusqu'au dessous des bras, s'ils font un pas en avant, il vont se noyer, du côté de la terre se trouve le feu. Une chaleur intense leur brûle la figure, une pluie de cendres chaudes les couvre. C'est dans cette position qu'il fallut attendre la fin de la conflagration, obligés, à tout instant, de s'enfoncer dans l'eau pour éviter d'être brûlés vifs.

La fumée épaisse qui s'élevait de toutes parts, jetait comme un voile funèbre sur tout le pays, et transformait le jour en nuit, ajoutant par là à l'horreur du tableau. A 5 heures, l'on dût allumer les lampes, au village de Chicoutimi, où s'est arrêté le feu de ce côté. M. l'abbé Racine nous dit qu'il était impossible de voir quoique ce soit à dix pas et que l'obscurité était complète. Sur la rive opposée, en face de l'église et du presbitère, on ne voyait que